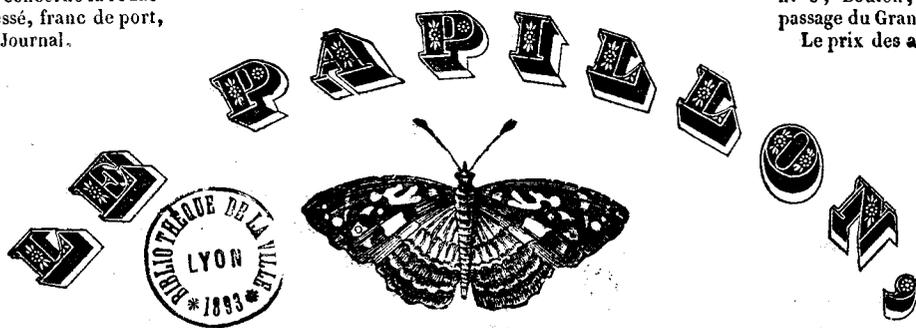


Ce Journal paraît les Jeudis et Dimanches. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départements. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, à l'imprimerie du Journal.

3<sup>me</sup> ANNÉE.

On s'abonne au bureau du Journal, chez L. Bottel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n. 56; M<sup>mes</sup> Gœury et Durval, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n. 2; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n. 9; Bouton, cabinet littéraire, passage du Grand-Théâtre.

Le prix des annonces est de 15 c.



### JOURNAL DE L'ENTR'ACTE.

Littérature, Arts, Poésie, Nouvelles, Théâtres, Modes, Annonces.

#### GRAND-THEATRE.

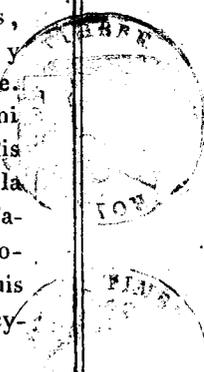
3<sup>e</sup> Début de M. Lavillier, baryton. — 1<sup>er</sup> Début de M. Durbec, basse-taille. — Les Chanteurs Tyroliens.

M. Lavillier est admis. Son troisième début s'est achevé au milieu des applaudissemens dans les *Folies amoureuses*. M. Lavillier avait droit à nos encouragemens, et nous les lui avons donnés. Maintenant notre critique lui est échue.

Hier a eu lieu le premier début de M. Durbec, dans *Gaveston* de la *Dame Blanche*. Cet artiste, que là défecte de M. Delpoux amène sur notre scène, a obtenu un succès complet. Il possède une voix de basse bien caractérisée et plusieurs de ses cordes sont d'un timbre remarquable. Une fois que la crainte ne l'obligera pas à forcer ses moyens pour produire plus d'effet sur un public ignorant, il chantera mieux encore. Car vraiment, à Lyon, il vaut mieux frapper fort que juste. M. Durbec a bien dit son à-part : *Cachons lui bien ma rage et ma fureur*. Il l'a dit avec concentration. Le chœur final du second acte a été crié, et il a été applaudi. Nos choristes prennent trop souvent le *fortissimo* pour le *forte*, comme cela arrive parfois à notre orchestre. C'est à M. Crémont à régler ces nuances de chant, de façon à ne pas assourdir l'oreille au lieu de la charmer. M. Durbec sera pour notre opéra une bonne acquisition.

Avant et après la *Dame Blanche*, nous avons eu les chanteurs tyroliens, avec leur voix souple, bizarre et originale. Il y a dans leur chant tout le pittoresque de leur pays, quelque chose de heurté et de gracieux, de sauvage et de tendre. Ils emploient avec un art admirable la voix de tête. Leur chant des *échos* nous charme autant par sa mélodie que par l'illusion qu'il produit.

A dimanche notre compte rendu de la représentation au bénéfice de M. Alexandre. Voici en attendant quelques mots sur le sort des trois nouveaux ouvrages soumis au public. *La Dugazon* est une pièce gaie où l'on a applaudi MM. Alexandre et C. Joigny. Succès. *Glanervon* est un drame prétendu historique où tout est faux, d'où nulle pensée civilisatrice ou morale ne ressort; c'est une macédoine de crimes, d'adultères, de viols, de séductions, de sang et de cadavres; il y a de tout dans cet ouvrage, hors de la vraisemblance. *Les Deux Cadavres*, chef-d'œuvre de Soulié, a fourni la plupart des matériaux du nouveau drame; mais les situations les plus belles du roman avortent à la scène, sans tenir ce qu'elles promettaient tout d'abord. Les sifflets ont fait justice de cette monstruosité littéraire, où le dégoût s'empare de vous depuis le premier jusqu'au cinquième acte, tant il y a de cy-



nisme dans l'expression et d'immoralité en action. M. Malefille a fait, selon nous, plus qu'une mauvaise pièce, il a fait une mauvaise action.

*Catherine ou la Croix d'Or*, vaudeville froid et renouvelé de *Michel et Cristine* et du *Conscrit* et de tant d'autres, a fourni à M<sup>me</sup> Adam un joli rôle dont elle s'acquitte à ravir; elle y a tour à tour fait preuve de grâce, d'ame et de gaité. M. Alexandre, dans un personnage qui sort de ses habitudes scéniques, est parvenu à faire oublier sous son costume et son allure militaire l'homme du monde élégant qu'il est presque soir pour nous. — Succès.

### PHYSIOLOGIE DU COMPARSE.

Cicéron, si je ne me trompe, a dit qu'on naissait poète, et qu'on devenait orateur; moi, je prétends de mon côté qu'on peut devenir acteur, mais qu'on naît comparse. A ceux qui voudraient soutenir le contraire, je répondrais ces mots si simples et pourtant si vrais: « Vous ne savez pas ce que c'est qu'un comparse! vous ne vous êtes jamais demandé ce que c'était qu'un comparse.

Car, n'allez pas vous y tromper, le comparse n'est pas, comme vous l'avez pu croire jusqu'à présent un employé subalterne destiné à grossir le matériel d'une administration théâtrale, un simple zéro qui, pris à part, n'a aucune valeur, tandis qu'il décuple celle des chiffres auxquels il est apposé. Loin de là! Le comparse, voyez-vous, est à mes yeux la réalisation exacte de notre société telle qu'elle est maintenant. Pour moi, c'est le dix-neuvième siècle incarné, avec son scepticisme et son indifférence. Acceptant, ainsi que lui, le temps comme il est, les jours comme ils viennent, insoucieux qu'il est du présent et de l'avenir! comme lui, adoptant toutes les croyances et toutes les opinions, se faisant à toutes les coutumes, à toutes les habitudes!!

Le comparse a de vingt à cinquante ans, d'ordinaire. Il est maigre et jaune; il porte un pantalon dont la couleur est légèrement problématique, et une redingote noire boutonnée jusqu'au cou, cadeau qui lui vient presque toujours de la munificence du jeune premier de son théâtre; il n'a jamais de montre, il va savoir l'heure chez le marchand de vin. Il prise du *caporal* dans une tabatière d'écorce, fume une pipe majestueusement *culottée*, et possède pour la galette un faible tout particulier. Le comparse est marié: son épouse, ouvreuse de loges, de son état, raccommode et blanchit son linge, qui se compose, assez communément, de deux chemises, deux mouchoirs, trois faux-cols, deux paires de chaussettes et un foulard de Lyon, qui lui sert alternativement de cravate le jour et de bonnet la nuit. Quant à ses enfans, ils ne manquent pas de besogne: ils crient *l'Entr'acte*, *Vert-Vert* et *Figaro*, vendent des billets et

des contremarques, et se transforment en amours, en démons ou en *peuple* dans les pièces à grand spectacle.

Le théâtre auquel le comparse a voué son existence influe beaucoup sur son moral. Le comparse de la Porte-Saint-Martin, habitué aux phrases terribles, aux périodes sonores et redoutantes, accompagne ses moindres paroles d'un *enfer!!* ou d'une *damnation!!* Quand il s'adresse à quelqu'un, on est toujours sûr de l'entendre s'écrier de toute la force de ses poumons: *Eh bien! mon gentilhomme!!* Il copie les poses des acteurs de son théâtre, et récite continuellement quelque tirade de M. Victor Hugo ou de M. Alexandre Dumas. Le comparse de l'Opéra Comique, lui, accoutumé à célébrer *l'aurore*, à chanter le *bon vin*, à boire ce *jus divin*, est essentiellement plus aimable: il a la tête meublée de poésies d'opéra-comique, qu'il fredonne avec beaucoup d'à-propos. *Les Visitandines* lui ont fourni ce joli quatrain:

Enfant chéri des dames,  
Je suis en tout pays  
Fort bien avec les femmes,  
Mal avec les maris

qu'il module avec des inflexions de voix tout-à-fait séduites. Il est le Lovelace des figurantes et le Don Juan des choristes. Bien que le comparse des théâtres de vaudeville ait une physionomie moins tranchée, il est pourtant tout aussi digne d'études: une de ses principales occupations, à lui, est d'endosser chaque soir un habit et un pantalon noirs, et de venir sur la scène figurer, soit comme convive d'un repas, soit [comme invité à un bal. Dans le premier cas, il chante en faux bourdon:

Grand Dieu quel festin!  
Tout est divin.

Dans le second, il entonne à tue-tête:

Livrons-nous à la danse,  
Profitions des instans,

Outre cet emploi qu'il occupe avec beaucoup d'honneur, il est encore chargé de remplir les rôles de notaire dans les vaudevilles de Scribe; c'est lui que vous avez pu voir au Gymnase, un rouleau de papier sous le bras, s'avancer gravement vers une table devant laquelle il s'assied avec aisance, et rédige les clauses du contrat avec la plus grande dignité.

De tous les comparses, c'est le plus pacifique; en revanche, le plus tapageur, le plus belliqueux, le plus formidable des comparses passés, présents et à venir, est sans contredit, celui qui *travaille* au Cirque-Olympique! Sa réputation bien connue le rend l'effroi de sa femme et ses enfans; mais aussi à qui la faute, sinon à l'administration qui a vicié le moral de ses employés en les accoutumant à des succès journaliers, à des victoires quotidiennes. Comment voulez-vous qu'un homme qui, chaque soir, depuis six heures jus-

qu'à onze, extermine ses ennemis, et promène son individu victorieux dans l'Europe effrayée, puisse s'empêcher, en rentrant chez lui, de battre sa femme et ses enfans, et d'apostropher vivement le malheureux passant qui l'a coudoyé sans y prendre garde! Oh! c'est une belle vie que celle du comparse employé au Cirque-Olympique, vie toute d'actions et de mouvement, drame qui se surcharge à chaque instant de nouveaux épisodes, drame dont l'exposition est un coup de canon et une victoire, le nœud est une victoire et un coup de canon, et le dénouement plusieurs coup de canon et plusieurs victoires!

Cependant, à l'heure qu'il est, une ère nouvelle vient de commencer pour le comparse du Cirque, car maintenant ce théâtre a fait peau neuve; il a troqué ses uniformes militaires contre des costumes marins, le shako s'est vu remplacé par le chapeau ciré, et la terre effrayée a fait place à l'Océan. Alors les vieux grognards sont devenus des flambards aguerris, et tout ce qui jadis avait été conscrit, fifre ou tambour, s'est dispersé dans les cordages, a grimpé le long des mâts, et disparu dans les haubans! Comme je l'ai déjà dit, c'est une vie toute nouvelle qui vient de s'ouvrir pour le comparse du Cirque; espérons qu'il saura s'y maintenir dignement, et que désormais il coulera autant de flottes qu'il a défait d'armées, incendiera autant de vaisseaux qu'il a rasés, de places fortes.

Il me reste encore à vous parler du comparse des petits théâtres, tels que les Funambules, le théâtre du Temple, celui du Luxembourg; un mot suffira. C'est presque toujours un ouvrier menuisier ou cordonnier qui, après avoir bien travaillé toute la journée, assiste le soir gratis au spectacle, à la condition pour lui, d'obéir au moindre geste, au moindre signe du directeur.

#### NOTICE SUR MADAME GARDEL.

Madame GARDEL fut à l'Académie royale de Musique, l'une de nos célébrités dans un genre aussi ancien que le monde, l'art de la danse; elle donna dans cette position périlleuse l'exemple d'une parfaite régularité de mœurs, et des vertus qui, dans la vie privée et dans les relations sociales, constituent la femme estimable. A ces titres, madame Gardel a laissé à ses contemporains les souvenirs les plus honorables.

J'ai eu l'occasion, il y a plus de vingt ans, d'apprendre aux Auxonnais, qu'un enfant né dans leurs murs, et dont ils n'avaient point suivi la trace depuis qu'il en était sorti, était devenu, sous le nom de madame Gardel, un personnage dont leur ville pouvait s'honorer. Qu'il me soit permis, aujourd'hui que madame Gardel n'est plus, de tenter de faire vivre sa mémoire au-delà du tombeau, si toutefois quelques pages tracées par

une plume sans renom, peuvent aspirer au privilège d'échapper au sort de la foule des écrits que le destin a voués dès leur naissance au néant de l'oubli.

*Marie-Elisabeth-Anne* Houbert naquit à Auxonne, en Bourgogne, le 8 avril 1770, du mariage de François-Xavier Houbert, musicien au corps royal de l'artillerie, régiment de Grenoble, alors en garnison en ladite ville d'Auxonne, avec Elisabeth Chemitre.

Elle était fort jeune lorsqu'elle perdit son père. Sa mère, qui avait commencé avec succès son éducation, ne tarda pas à être recherchée pour la bonne réputation dont elle jouissait; elle passa à de secondes noces avec Jean-Gaspard de Graszinski (Krasinski), dit *Miller*, compositeur de musique, né à Varsovie, le 25 octobre 1740, et qui a vécu jusqu'au 15 avril 1811.

Ce compositeur a exercé sur l'avenir de sa belle-fille une influence à laquelle ne contribuèrent pas peu les relations que, retiré à Paris, il eut avec les plus célèbres chorégraphes de l'époque. Ce fut lui qui fut appelé par Gardel aîné, à composer la musique du *Déserteur*, ballet d'action, en trois actes, représenté sur le théâtre de l'Académie royale de Musique, en 1786; il composa aussi la musique de deux des nombreux ballets de M. Gardel jeune: *Télémaque dans l'île de Calypso*, ballet héroïque, représenté en 1790; et *Psyché*, ballet-pantomime, représenté la même année. Ces ballets, dans chacun desquels madame Gardel remplissait le principal rôle, ont long-temps attiré la foule à l'Opéra; mais remontons plus haut dans l'ordre du temps.

Après son mariage, Miller prit en amitié la petite Houbert, sa belle-fille. Il se plut à lui prodiguer les soins les plus affectueux, à cultiver ses heureuses dispositions et à en faire une bonne musicienne. Aussi lorsque M. Gardel jeune, maître des ballets de l'Opéra, voulut à son tour en faire son élève, prit-elle par reconnaissance le nom ou plutôt le surnom de son beau-père; elle le conserva religieusement jusques à l'âge de vingt-cinq ans. Alors elle le perdit en épousant son maître, qui veuf d'une première femme en avait un fils unique.

Ce fut en effet sous le nom de *mademoiselle Miller*, qu'elle fut annoncée lorsqu'elle débuta dans l'opéra de *Dardanus*, représenté devant le roi Louis XVI et la reine Marie-Antoinette, au château de Fontainebleau, les 20 et 27 octobre 1785, et sur le théâtre de l'Opéra, le 13 janvier de l'année suivante. Ces débuts, qui donnaient plus que des espérances, lui ouvrirent bientôt définitivement les portes de l'Opéra; car dès le mois d'avril de la même année, à l'âge de seize ans, elle y fut reçue aux appointemens de 1500 livres, avec gratification de pareille somme.

Bientôt aussi, elle remplaça la fameuse mademoiselle Guimard, première danseuse, dont elle prit les rôles; se fit une brillante renommée par la perfection et le charme de son jeu mimique et de ses grâces, et conquit l'estime et la considération de la cour et de la ville, par

une conduite régulière et sans reproches. Elle apparut, sous ce dernier rapport, aux yeux de la France, comme une sorte de phénomène. Respectée de ses camarades, elle n'avait avec eux aucune relation de familiarité; mais lorsque les devoirs de son emploi la rapprochaient d'eux, elle ne leur montrait qu'aménité, bienveillance et politesse,

Toutefois, hâtons-nous de le dire, l'exemple donné par cette femme douée d'un grand sens, a porté ses fruits; les qualités qui la faisaient distinguer dans son intérieur et dans le monde, se rencontrent plus fréquemment aujourd'hui que jamais chez les personnes vouées par état aux jeux du cirque. Il n'est pas éloigné le jour où le préjugé qui a long-temps pesé, à tort ou à raison, sur une des professions dont l'existence est l'un des besoins de notre civilisation, aura entièrement perdu le peu qui lui reste de son empire. Grâce à la réforme qui s'est opérée dans les mœurs théâtrales, l'art de traduire sur la scène les compositions dramatiques, n'est même déjà plus chez nous, aux yeux des législateurs et des gens sensés, contre ceux qui le professent, un titre flétrissant, exclusif des avantages que la société offre à ses membres.

Enfin mademoiselle Houbert, sous le nom qu'elle avait adopté pour satisfaire à un noble sentiment, jouissait depuis neuf années de la plus honorable célébrité, lorsque le 24 décembre 1795, elle épousa M. Gardel jeune (Pierre-Gabriel), né à Nancy le 4 février 1758, dont le père (Claude), maître des ballets du roi Stanislas de Pologne, était entré à l'Opéra en 1760.

M. Gardel, depuis long-temps juste appréciateur des qualités personnelles de sa nouvelle épouse, et admirant en elle un talent dont il s'applaudissait comme de son plus bel ouvrage, vécut avec elle dans une union dont les liens furent resserrés par les enfans qui en naquirent. Une excellente éducation fut le premier bien dont leur tendre mère songea à les doter, leur donnant elle-même le précepte et l'exemple des vertus auxquelles elle était jalouse de les former. La maison de M. et madame Gardel était tenue par les soins de celle-ci, dans un ordre parfait et sur un pied honorable; fréquentée par les dames du plus haut parage, qui venaient y puiser les moyens de perfectionner leurs grâces, elle était ouverte à une société choisie qui y trouvait les agrémens que peut offrir la réunion, sur un même point, de la fortune, de l'esprit, de l'instruction, des talens, d'une attrayante amabilité et de la franche politesse.

Madame Gardel, dont le jeu pittoresque, les poses gracieuses et pudiques, la mobilité aérienne, offraient, dans leur parfait accord, le type classique d'un genre à part; madame Gardel sut se maintenir à l'apogée de son talent; et lorsque s'accomplit la période qui lui permettait d'aspirer à la retraite, elle n'avait pas cessé d'être elle-même. Ce fut à Pâques de l'année 1816 qu'elle

quitta les planches que, pendant trente ans, ses pas n'avaient fait qu'effleurer. Une pension de 4000 fr. couronna ses brillans services.

Depuis lors, M. et madame Gardel vivaient dans un glorieux repos acquis par une vie laborieuse et bien remplie, quand la mort, intervertissant à leur égard l'ordre de la nature, vint, le 18 mai 1833, affliger la vieillesse de M. Gardel, en frappant sa digne compagne à l'âge de soixante-trois ans, et porter du même coup le deuil dans le cœur d'un fils et d'une fille, seuls fruits de leur mariage.

Au Palais de Meudon, 5 novembre 1834.

C. N. AMANTON.

## VÉRITABLES PASTILLES DE VICHY,

DITES

PASTILLES ALCALINES DE D'ARCET,

Préparées à Vichy même, d'après les conseils de M. d'Arcet, et par les soins de M. Ancelin, pharmacien.

Elles excitent l'appétit, préparent les voies digestives à recevoir les alimens, neutralisent les aigreurs, dont les mauvaises digestions sont accompagnées, et sous ce rapport elles aident puissamment l'estomac et le mettent en état de remplir facilement ses fonctions.

Les plus célèbres médecins en recommandant l'usage à toutes les personnes qui, sans être malades, sentent cependant leur estomac pendant la digestion; car, sentir son estomac, c'est mal digérer. Les journaux de médecine les plus justement renommés en font l'éloge; tels sont entr'autres la REVUE MÉDICALE, tome 23, page 500. On lit aussi ce qui suit dans le JOURNAL DE PHARMACIE ET DES SCIENCES ACCES- SOIRES, tome 12, page 126 :

L'expérience a prouvé qu'on rétablissait facilement une mauvaise digestion par l'emploi des Pastilles de Vichy, et que leur usage journalier pouvait non-seulement faciliter les digestions pénibles, mais même prévenir ce mal en permettant à l'estomac de recevoir des alimens dont le choix ou la quantité aurait pu, sans ce secours, en troubler les fonctions. L'action produite par les Pastilles de Vichy est tellement prompte, qu'elle paraît être purement chimique.

Ces Pastilles sont aromatisées à la menthe, à la fleur d'orange, au citron, à l'anis, à la rose, au baume de tolu, à la vanille. Il y en a aussi sans aromate.

PRIX : LA BOITE, 2 FR.; LA DEMI-BOITE, 1 FR.

Un dépôt est établi à Lyon, chez M. Boitel, pharmacien, rue Lafont, 24



PAR BREVET D'INVENTION.

## PÂTE PECTORALE

DE REGNAULD AINÉ,

PHARMACIEN, A PARIS.

La Gazette de santé signale, dans son n° 36, les propriétés de cette pâte pour guérir les rhumes, coqueluches, l'asthme, catarrhes, et pour prévenir ainsi les maladies de poitrine.

Le seul dépôt, à Lyon, est chez M. Boitel, pharmacien, rue Lafont, n° 24.

On demande pour premier clerc à la campagne un jeune homme capable de diriger une étude en l'absence du notaire.

S'adresser à M<sup>e</sup> Henry, notaire, place de la Préfecture, n° 7, à Lyon.